

Le mal en partage

Sylvain David

Numéro 86, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

David, S. (2021). Le mal en partage. *L'Inconvénient*, (86), 84–87.

Le mal en partage

SÉRIES TÉLÉ **Sylvain David**

Les miniséries *Mare of Easttown* et *Après* sont à bien des égards similaires. Elles mettent en scène un crime sanglant qui déstabilise une petite communauté. Comme il s'agit de lieux où tout le monde se connaît, souvent depuis l'enfance, cette irruption de violence paraît d'autant plus inimaginable. Par conséquent, le drame et ses suites ont pour effet d'agir comme catalyseur ou révélateur d'une multitude de tensions sous-jacentes : chacun en vient à s'afficher tel qu'il est, avec ses failles ou ses secrets refoulés. Tout l'intérêt de ces productions est dès lors de jouer sur plusieurs registres : le récit policier, qui porte d'abord l'intrigue, s'enrichit progressivement d'observations ethnologiques et de notions de psychologie des groupes.

•

Le début de *Mare of Easttown* (Brad Ingelsby, HBO, 2021) est volontairement lent. On suit la sergente-détective Marianne « Mare » Sheehan (Kate Winslet) alors qu'elle patrouille les rues d'une petite ville de Pennsylvanie. Les pires délits auxquels elle fait face sont un cas de voyeurisme et un cam-

biolage motivé par la drogue. Ce quotidien plutôt ordinaire contraste avec le vingt-cinquième anniversaire de son triomphe comme capitaine de l'équipe de basketball de l'école secondaire, qui a fait d'elle une gloire locale. En arrière-plan se profile une réalité plus sombre : une mère éplorée dénonce publiquement l'apparente inaction de la police par rapport à la disparition de sa fille, qui remonte à plusieurs mois. Mare, responsable de l'enquête, se sent personnellement visée. À la toute fin de l'épisode, l'action débute véritablement : on retrouve, dans un ruisseau en bordure de la ville, le corps dénudé d'une autre jeune femme de l'endroit.

À partir de ce moment, la petite localité, pourtant d'abord présentée comme gentiment insignifiante, devient un milieu trouble, hostile. Le contexte restreint fait en sorte que tout le monde, ou presque, est un suspect ou un témoin potentiel : des jeunes avec qui la victime était en conflit et d'autres qui ont tenté de l'aider ; les adultes qu'elle a pu côtoyer, dont plusieurs figures d'autorité. La tâche de Mare, forcée de faire équipe avec un détective du comté, s'avère éprouvante, car elle connaît personnellement tous les gens impliqués de près ou de loin dans l'affaire :

il s'agit d'amis, de connaissances, de proches de sa famille. Son intrusion à titre de représentante de la loi, qui se permet de fouiller l'intimité des uns et des autres, est souvent mal reçue. L'espoir collectif de trouver rapidement le coupable et de le mettre hors d'état de nuire se double ainsi, non sans paradoxe, de résistances individuelles fréquentes, selon une logique d'autoprotection parfois indépendante de l'enquête elle-même.

Les difficultés de Mare s'expliquent en outre par sa personnalité abrasive : elle valorise la justice davantage que les protocoles institutionnels ; elle fait preuve à la fois de maladresse et de rigidité dans ses échanges avec les autres, notamment en disant toujours ce qu'elle pense ; elle n'hésite pas à abuser de l'alcool, ce qui la rend encore plus tranchante. En cela, elle est le pendant féminin exact de l'enquêteur *hard-boiled* ou du héros de film d'action à l'américaine. Le personnage se complexifie cependant du fait que la sergente-détective est aussi mère de famille monoparentale : elle doit composer avec son ancien mari qui vient de se fiancer à nouveau ; le souvenir de son fils suicidé et la culpabilité qui en découle ; son petit-fils dont elle s'occupe désormais ; sa fille adolescente ; sa mère insupportable qui habite maintenant avec elle. Kate Winslet est remarquable dans ce rôle : ses vêtements informels, ses repousses capillaires et l'absence de maquillage suggèrent d'abord une authenticité bourrue ; cette rusticité assumée n'est toutefois qu'un masque ou une armure, qui laisse peu à peu émerger un jeu articulé autour de la douleur et de la perte.

Mare of Easttown est, comme bien des productions contemporaines, une fiction hybride dans la mesure où l'intérêt qu'elle peut susciter est multiple. L'intrigue policière retient jusqu'au bout l'attention du téléspectateur grâce à une tension croissante et à des revirements constants. Ce portrait brossé d'une petite ville américaine paraît très juste, avec des individus et des familles qui se côtoient depuis des années, si bien que la moindre remise en question est vite perçue comme une trahison. À ceci s'ajoute, en filigrane, une représentation de la résilience qui peut animer une communauté éprouvée : derrière l'ambiance glauque des crimes et des rancœurs se profile, de manière étrangement positive, un récit de la survivance et de la reconstruction, tant individuelles que collectives.

Après (Louis Choquette, ICI Tou.tv, 2021) débute de manière percutante. Plusieurs clients et employés ont été abattus à la carabine dans l'unique épicerie d'un village des Laurentides. La caméra ne montre pas la personne responsable du massacre, mais plutôt les corps ensanglantés qu'elle a laissés sur son passage, ce qui met d'emblée l'accent sur les survivants et les victimes. On apprend rapidement que l'auteur du crime est une femme de l'endroit, qui s'est enlevé la vie à la suite du drame. Elle laisse derrière elle son époux et sa fille adolescente, incapables d'expliquer ce qui a pu motiver un tel geste. La petite communauté fait alors face à un double traumatisme : elle doit porter le deuil de ses morts et aider ses blessés graves dans leur convalescence, tout en se demandant comment une rage et une violence de cette ampleur ont pu couvrir en son sein sans que quiconque ait jamais cherché à intervenir ou à proposer de l'aide.

La série suit l'évolution chronologique de cette situation impossible. Le premier épisode a lieu le jour du drame ; le second, le lendemain de celui-ci ; le troisième, une semaine plus tard ; et ainsi de suite. À ceci s'ajoutent des commentaires des personnages, récoltés un an après les faits, à l'occasion d'un reportage commémoratif dont les vignettes sont insérées en contrepoint du montage. La figure centrale du récit est Maryse Malo (Karine Vanasse), la gérante de l'épicerie, qui a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels alors que se déroulait le carnage. On la voit interagir avec les employés encore sous le choc, dont sa propre fille trisomique ; avec les autres habitants du village, en quête d'explications simples et de coupables à punir ; avec les policiers locaux, désemparés, et une équipe de la SQ aux soupçons parfois lourds ; avec sa sœur médecin, qui a prodigué des soins à plusieurs blessés ; avec divers survivants, tout particulièrement une jeune femme qui a perdu son enfant ; de même qu'avec un expert en traumatismes communautaires mandaté par le gouvernement pour soutenir un village dont il ne connaît pourtant rien.

Tout comme le personnage de Mare, Maryse est présentée comme une femme ordinaire en quête de vérité et de justice (au sens moral du terme) dans un milieu dont les réflexes tribaux deviennent vite problématiques. Karine Vanasse, emmitouflée dans des



vêtements d'hiver quelconques, offre une interprétation sobre et efficace de cette figure à la fois rassembleuse et polarisante. L'isolement du village est bien souligné par la facture visuelle de la série : les prises de vue mettent à profit les décors naturels des Laurentides enneigées, notamment par l'entremise de longs plans panoramiques aériens. La production comporte par contre quelques faiblesses. Comme c'est souvent le cas à la télévision québécoise, l'entièreté de la distribution est composée de visages connus, ce qui tend à nuire au pacte fictionnel. Certains personnages sont unidimensionnels, notamment le propriétaire de l'épicerie, présenté comme une caricature du capitalisme insensible à la douleur humaine. Quelques images cherchent un peu trop à afficher une portée symbolique, telle la présence récurrente d'un chevreuil, contemplé par différents personnages dans des moments de vague à l'âme, ou une scène supposément transgressive se déroulant dans une église.

La grande qualité d'*Après* est toutefois, comme dans *Mare of Easttown*, de cumuler les registres. Les confidences livrées peu à peu par divers habitants du village permettent de reconstituer, par bribes, l'état d'esprit dérangé de la meurtrière : il s'agit moins d'expliquer son geste – qui demeure, à bien des égards, irrationnel – que de montrer en quoi la lassitude des proches et de l'entourage peut laisser, en dépit de symptômes inquiétants, se

développer le pire. Le portrait brossé de la petite localité révèle de manière nuancée les hiérarchies explicites et implicites – et donc le non-dit et les ressentiments – qui sous-tendent une communauté restreinte et isolée. La focalisation sur le rétablissement physique et psychologique des victimes, de même que sur la nécessaire reconstruction du lien social, accorde une importance centrale au thème de la résilience, ici encore plus marqué que dans *Mare of Easttown* du fait de l'étalement temporel de l'intrigue.

•

Les deux séries sont emblématiques d'une évolution récente de la fiction policière. Le genre, comme on le sait, émerge à la fin du 19^e siècle autour de mystères dans des lieux clos (Conan Doyle, Agatha Christie). Le contexte isolé – un manoir, un train – a pour effet de limiter le bassin de suspects potentiels. Il n'y a cependant qu'un seul coupable, que l'enquêteur parvient à identifier après un savant processus d'élimination des indices trompeurs et autres fausses pistes. En réaction à ce type de récit un peu schématique, le roman noir des années 1940 et 1950 (Hammett, Chandler) transpose le crime en milieu urbain et étend le soupçon à l'échelle de la ville. L'investigation permet de révéler un réseau étendu de malfaiteurs, dont les actions sont liées par une corruption sociale généralisée ou l'omniprésence du crime organisé. Dans l'un et l'autre cas, l'intrigue demeure avant tout policière, c'est-à-dire qu'elle tourne dans son ensemble autour d'un délit et de la répression de celui-ci.

À compter de l'après-guerre, les sous-genres de la fiction criminelle, jusque-là plutôt étanches, commencent à se fondre et à se métisser. L'un des mélanges les plus intéressants est celui du récit d'enquête à teneur psychologique (P. D. James). Un crime a lieu dans un milieu reclus ou spécialisé : un phare, un musée, un collège. Le nombre réduit d'individus liés à l'endroit fait en sorte que tous peuvent être interrogés et soupçonnés. Or, plutôt que de mener à un unique criminel, disculpant par le fait même tous les autres suspects, les recherches de la police révèlent que chacun a quelque chose à se reprocher, dans un passé récent ou



lointain, même si ces transgressions ne sont pas toutes rattachées au mystère à élucider. On peut y voir une radicalisation du jeu avec les fausses pistes, typique du roman à énigme, mais aussi une variante plus réaliste de l'idée d'une délinquance étendue, propre au roman noir. Il en résulte un axiome de type « péché originel » : la nature humaine est faillible ; personne n'est véritablement innocent.

Mare of Easttown et *Après* s'inscrivent de prime abord dans ce sous-genre. Le crime sanglant, s'il est à l'origine et au centre de l'intrigue, n'a pas pour unique fonction narrative d'être élucidé ou réprimé. Il agit, de manière plus générale, comme catalyseur des forces, souvent négatives, qui sont en latence dans une communauté isolée ; il opère comme un révélateur de ce qui, habituellement, demeure dissimulé sous les apparences. *Mare of Easttown* se révèle plus proche du mystère classique, dans la mesure où le dénouement de l'intrigue mène au dévoilement d'un coupable. *Après* rappelle plutôt le roman noir, du fait que la meurtrière est d'emblée identifiée : ce qui importe est davantage le comment et le pourquoi de son geste. Les criminels en question n'ont cependant pas agi de manière complètement isolée par rapport à leurs proches et à leur entourage ; les membres de leur famille, ainsi

que leurs amis, collègues et voisins, ont eux-mêmes diverses fautes à se reprocher. L'enquête, portée par un climat d'angoisse et d'urgence, a dès lors pour conséquence de dissoudre l'indifférence ou l'hypocrisie derrière lesquelles tous, par bienséance ou par lâcheté, se réfugient.

Les deux miniséries ne se contentent toutefois pas de compiler une somme de turpitudes individuelles, en contrepoint d'une transgression majeure. Elles accordent beaucoup d'importance aux réactions de la communauté par rapport aux diverses révélations qui surviennent au fil des épisodes. *Mare*, la policière, et *Maryse*, la responsable du personnel, sont chacune à leur façon au cœur du réseau humain qui se déploie à partir d'une épreuve partagée. On échappe ainsi à la fois au manichéisme trop tranché des séries d'investigation grand public (*CSI*), qui présupposent un ordre à rétablir, et au nihilisme des histoires de justicier (*Dexter*), fondées à l'inverse sur une absence de loi et de justice. La grande qualité de *Mare of Easttown* et d'*Après* est de donner à voir les ambiguïtés morales d'un quotidien ordinaire, sans pour autant sombrer dans le relativisme absolu. Par-delà le cumul des registres thématiques (policier, sociologique, psychologique), l'hybridation la plus réussie de ces deux fictions réside en un juste équilibre entre divertissement et profondeur. ■